L'africanisme en Allemagne hier et aujourd'hui

Youssouf DIALLO

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/65>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.65

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 13-44

ISBN : 978-2-7132-1385-4

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Youssouf DIALLO, « L'africanisme en Allemagne hier et aujourd'hui », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 161 | 2001, mis en ligne le 19 novembre 2013, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/65> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.65

Yousseuf Diallo

L'africanisme en Allemagne hier et aujourd'hui*

S'il existe plusieurs publications sur la contribution des écoles allemandes aux grands courants de pensée en sciences humaines et sociales, peu d'études ont été consacrées à une réflexion critique et épistémologique sur l'élaboration du savoir africaniste en Allemagne. Le présent article tente, après une partie consacrée à l'établissement de la *Völkerkunde/Ethnologie*, de retracer l'histoire de l'africanisme en Allemagne, son institutionnalisation et ses orientations actuelles.

Aux origines de la *Völkerkunde*

Le terme *Völkerkunde*, forgé sur le modèle de *Erdkunde* ou géographie, est apparu au XVIII^e siècle dans l'espace nord allemand (Fischer 1970, 1998 ; Kaschuba 1999). C'est aux historiens de l'École de Göttingen qu'on attribue l'invention de ce concept. Selon H. Fischer (1970 : 170), en effet, le mot *Völkerkunde* a été utilisé pour la première fois dans un livre de géographie publié en 1775 à Göttingen par l'historien Johann Christoph Gatterer. Celui-ci, en accord avec les théories de l'époque, définit la *Völkerkunde* ou *Menschenkunde* (« science de l'homme ») comme une des quatre branches de la géographie, et il la subdivise en deux disciplines, *Anthropographia* et *Ethnographia*. Ce dernier terme sera pris comme synonyme de géographie morale par d'autres auteurs allemands (*id.*). Wolfgang Kaschuba (1999 : 21) a récemment mentionné le nom d'August Ludwig Schlözer, le premier historien de Göttingen qui a, selon lui, employé en 1771 les mots *Völkerkunde*, *Ethnographie* et *Ethnograph*. Quelle que soit la date qu'on retienne, c'est pendant la période de l'*Aufklärung* que l'idée de créer une science nouvelle fit son apparition à Göttingen.

Quelques années après l'invention du concept, la *Völkerkunde*, classée parmi les *Geisteswissenschaften* ou *Kulturwissenschaften*, est introduite dans d'autres universités allemandes où elle est enseignée par des historiens,

* Je remercie Günther Schlee qui a bien voulu lire la version initiale de cet article et me faire part de ses observations.

au tout début du XIX^e siècle. N'ayant cependant pas l'autonomie institutionnelle d'une discipline, elle continuera d'être rattachée soit à l'histoire et à la préhistoire, soit à la géographie. C'est à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle que la *Völkerkunde* se constitue véritablement en un domaine autonome du savoir universitaire et se donne pour but la connaissance des peuples « primitifs », ou *Naturvölker*. Dès lors, elle se distingue de l'histoire, de la géographie et de la *Volkskunde* qui étudie les folklores et les traditions du cru, mais dont le « terrain d'étude » privilégié reste le musée des Arts et Traditions populaires. Cependant, les premières chaires de *Völkerkunde* sont pour la plupart encore abritées dans des instituts de géographie dont les enseignants donnent l'élan initial aux activités de recherche dans le domaine de la nouvelle discipline.

Parmi les premiers théoriciens de la *Völkerkunde*, on trouve donc des géographes organisés dans le cadre de sociétés savantes et intéressés par les affaires, les voyages et les récits de voyages, mais aussi des médecins et, plus rarement, des philosophes, tous imprégnés d'idéologie primitiviste et ayant une vision naturaliste et évolutionniste de la culture et des sociétés. Adolf Bastian (1826-1905), le père de la *Völkerkunde* allemande, était médecin de marine. Il a occupé, en 1867, le premier poste de maître de conférences à Berlin. C'est à un autre médecin également, Karl von den Steinen, qu'a été attribué le deuxième poste de maître de conférences en *Völkerkunde*, institué à Marburg en 1890. Bastian, dont la vocation était de voyager, avait très vite entrevu l'importance future de la *Völkerkunde*. Il entreprend d'établir les bases de la discipline et réussit à l'institutionnaliser. Le projet de création, conçu dans les années 1850 mais jamais réalisé, d'une Société d'ethnologie envisagée par le géographe Karl Ritter comme une section de la Société de géographie voit le jour sous l'impulsion de Bastian qui libère la nouvelle société savante de la tutelle de la géographie. Il met sur pied la *Berliner Gesellschaft für Anthropologie, Ethnologie und Urgeschichte*, l'équivalent berlinois de la Société d'ethnologie de Paris, après avoir contribué avec le grand médecin Rudolf Virchow au lancement de la revue *Zeitschrift für Ethnologie* en 1869. Un an après, Virchow participera à la création de la Société d'anthropologie de Vienne.

La *Völkerkunde* allemande, dans sa phase constitutive, consiste en une activité muséologique intense sur laquelle l'enseignement universitaire va s'appuyer. Les objets rapportés par des explorateurs, des médecins, seront ajoutés aux premières collections des missionnaires et des naturalistes¹. Bastian va donc parcourir le monde pour collecter des objets destinés au musée d'Ethnographie de Berlin qu'il crée en 1873. Il a effectué huit expéditions scientifiques dont deux en Afrique de l'Ouest et de l'Est. Bastian

1. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, le naturaliste J. F. Blumenbach rapporte des objets des îles du Pacifique et de la région polaire pour constituer le fonds documentaire du musée de Göttingen.

semble avoir eu un intérêt limité pour l'africanisme. Le début de ses relations avec l'Afrique coïncide avec sa nomination à la tête de la Société des africanistes allemands (*Afrikanische Gesellschaft in Deutschland*) en 1873, date à laquelle il effectue son premier voyage dans la partie ouest du continent. Le second voyage n'interviendra qu'entre 1889 et 1891.

À cette phase documentaire et institutionnelle de l'œuvre de Bastian s'ajoute, bien entendu, l'enseignement qui embrasse plusieurs domaines (histoire, anthropologie, psychologie, muséologie, géographie, archéologie, religion comparée). La *Völkerkunde*, la linguistique et la muséologie étaient étroitement liées. Bastian, Virchow et Felix von Luschan ont formé les premiers géographes, comme Boas et Karl Weule, ainsi que de nombreux étudiants venus d'horizons disciplinaires différents, et parmi lesquels figurent Fritz Graebner et Hermann Baumann. Le musée ethnographique de Berlin, l'un des pôles les plus importants de formation à la *Völkerkunde* et à la muséologie dans l'espace germanique, employa également le plus grand nombre d'ethnologues.

La connaissance de la culture implique celle de la langue, et réciproquement. C'est là une des particularités de l'ethnologie allemande de s'être inspirée de la linguistique. L'idée de départ de cette approche se trouve chez Bastian qui a été influencé par les travaux de Herder et Wilhelm von Humboldt (Fiedermutz-Laun 1990). Pour lui, la reconversion des géographes dans l'ethnologie, outre l'étude de la culture matérielle dans le cadre du musée, devait passer par l'initiation à la linguistique. Boas, qui a été conservateur de musée à Berlin et New York, reprend à son tour cette conception et insiste sur la nécessité, pour les anthropologues, de maîtriser la langue des Indiens d'Amérique chez lesquels ils allaient travailler. Dans le même ordre d'idées, le géographe Leonhard Schultze Jena effectua des recherches linguistiques en Afrique australe et en Amérique latine (Mexique, Guatemala). Weule a, quant à lui, participé aux séminaires sur les langues orientales à Berlin avant de se former aux techniques muséographiques, en particulier dans l'inventoriage et le catalogage. Il travaillera plus tard au musée ethnographique de Leipzig et devient son directeur en 1906. Weule est remplacé à son départ de Berlin par Fritz Graebner, l'un des chefs de file de l'école historico-culturelle et continuateur de Foy à Cologne. Graebner (1877-1934) est d'abord historien de formation, qui a suivi aussi des séminaires de géographie. Après avoir travaillé comme assistant de von Luschan, il occupe en 1906 la chaire d'ethnologie de Cologne et assume la direction du nouveau musée Rautenstrauch-Joest.

Des « provinces géographiques » aux « aires culturelles »

L'ethnologie de la seconde moitié du XIX^e siècle est fortement influencée par les thèses évolutionnistes. La *Völkerkunde* du temps de Bastian expliquait l'origine et l'évolution des institutions sociales (mariage, religion, totémisme, etc.) par des motivations psychologiques. Chez lui, mais aussi

ultérieurement chez les théoriciens des « cercles culturels » (*Kulturkreise*), l'image de l'organisme servait de modèle d'analyse de la société (Steinen 1905 ; Kluckhohn 1936). Selon Bastian, l'évolution de la *Völkergedanke* (« idées des peuples ») ou l'ensemble des traits distinctifs des peuples, est comparable à celle d'un organisme. On retrouve chez Frobenius, mais aussi chez certains philosophes et notamment chez son ami Oswald Spengler, la même conception biologisante de la culture, comparée à un organisme vivant qui s'épanouit, vieillit et meurt. La *Völkergedanke* est une notion fort controversée², qui a trouvé son complément dans la théorie des « idées élémentaires » (*Elementargedanken*), selon laquelle l'invention d'armes ou de certains outils serait le résultat du développement, suivant des lois identiques, de l'esprit humain à un moment donné de son évolution. Bastian souligne aussi l'influence de l'environnement sur les groupes humains et sur les facteurs culturels. Plusieurs *Völkergedanken*, chacune ancrée dans sa « province géographique », peuvent entrer en contact et s'influencer. Bastian et Virchow ont insisté sur le caractère hybride des races et des cultures, et ils ont utilisé l'argument culturel pour réfuter le déterminisme racial d'Ernst Haeckel, l'introducteur des idées darwiniennes en Allemagne (Kuper 1999 : 12-13). En avançant les idées de migration, d'emprunt, d'échange et de changement culturel, Bastian a préparé la voie pour les diffusionnistes.

L'anthropogéographe Friedrich Ratzel (1844-1904), l'initiateur des études historiques et culturelles en ethnologie allemande, s'est opposé à la théorie des idées élémentaires de Bastian. Mais il a tenu compte de l'idée de contact culturel et de celle de diffusion pour élaborer une « théorie des migrations ». Il attribuera aux migrations des groupes et des peuples un rôle décisif dans les processus historiques ainsi que dans la diffusion et la transmission d'éléments culturels. Chez lui, la reconstruction de l'histoire des peuples et des cultures passe par l'étude de la distribution géographique de leurs objets.

Après Ratzel, les principaux tenants de la *Völkerkunde* allemande vont classer les peuples et leurs objets, et définir les cultures par la méthode de la géographie. Les travaux de géographie et d'histoire culturelle, réalisés par ses continuateurs, constituent une part substantielle de la littérature africaniste de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ces travaux, influencés par la théorie diffusionniste, s'inscrivent essentiellement dans des recherches universitaires à visée comparatiste. Mais les diffusionnistes allemands, en accord avec certaines tendances évolutionnistes de l'époque, élaborent plutôt des hypothèses et cherchent du côté de l'Asie l'origine des traits ou éléments des cultures matérielles africaines (arc, flèche, poterie, métallurgie du fer,

2. Karl VON DEN STEINEN (1905 : 244), qui parle des débats et controverses provoqués par l'usage de ce mot, rappelle la phrase suivante que A. Bastian lui aurait dite : « *Ich sage Völkergedanke, andere sagen Weltanschauung* » (« Je dis *Völkergedanke*, d'autres disent *Weltanschauung* »).

etc.), éléments jugés représentatifs des stades de développement des sociétés et des institutions. C'est ainsi que Ratzel, qui s'intéressait plus particulièrement à la distribution géographique de l'arc et des flèches en Afrique, ouvre le champ comparatif de « l'Indo-africain » et publie une série d'articles sur ce sujet. Karl Weule, un de ses élèves, a également étudié les flèches africaines et distingué trois zones de leur distribution. Bernhard Ankermann (1859-1943), spécialiste des études africaines au musée d'ethnographie de Berlin, a, quant à lui, étudié les instruments de musique africains. Il a procédé également au découpage de l'Afrique en régions ou « provinces géographiques » (*geographische Provinzen*) et analysé par la méthode comparative leurs éléments culturels en parallèle avec ceux de l'Océanie et de l'Indonésie (Ankermann 1905).

L'École historico-culturelle (*Kulturhistorische Schule*), d'inspiration diffusionniste, est aussi le fruit de l'approche géographique. Deux conférences faites en 1904, dans le cadre de la Société d'anthropologie de Berlin par Ankermann sur l'Afrique et Graebner sur l'Océanie, avec la participation de Leo Frobenius, constituent l'événement fondateur de l'École historico-culturelle allemande (Lips 1935), représentée également en Autriche par le père Wilhelm Schmidt, le chef de file de l'École d'ethnologie de Vienne. Rappelons que le père Schmidt (1868-1954), d'origine allemande, est aussi le fondateur de la revue *Anthropos*, en 1906, et de l'Institut du même nom, en 1932, transféré à Fribourg en Suisse en 1938.

Les partisans de l'École culturaliste, en s'inspirant de Bastian et Ratzel, vont populariser le concept-clé, mais controversé, de *Kulturkreis* (Herskovits 1930 ; Kluckhohn 1936). *Kulturkreis* est un terme assez ancien (Zwernemann 1983 : 30). Lancé pour la première fois en 1857 par Friedrich Rückert et employé occasionnellement par Ratzel pour désigner un foyer de diffusion culturelle, il sera utilisé par Frobenius dans un sens technique de manière systématique en ethnologie. Ankermann a emprunté le terme à Frobenius et incité Graebner à l'utiliser dans ses travaux sur l'Océanie et l'Australie.

Frobenius (1873-1938) est considéré comme le véritable fondateur du courant culturaliste en *Völkerkunde*, théorie qu'il désigne par le terme peu usité de *Kulturmorphologie* (morphologie culturelle). Chercheur atypique et voyageur infatigable resté tout au long de ses activités un collectionneur, son influence continue de se faire sentir. Il a constitué un fonds d'archives photographiques et institué à Berlin *Afrika-Archiv*, en 1898, appelé *Forschungsinstitut für Kulturmorphologie* après son transfert à Munich en 1920, puis Institut Frobenius à Francfort.

Frobenius était un autodidacte et un ethnologue hardi tout de même, qui a lancé des concepts restés parfois sans écho. Ce qu'il appelle la *Kulturmorphologie* ou la théorie de la forme extérieure des cultures, par exemple, peut être définie comme la discipline de synthèse de l'ethnographie, de la préhistoire et de l'histoire, qui tente de saisir la signification des phénomènes culturels, envisagés en fonction de leur sens, leur distribution géographique et l'ordre chronologique de leurs manifestations (Haberland 1973).

En vue de procéder à la comparaison, la morphologie culturelle doit cependant passer par un travail « d'anatomie » des structures internes des objets et par une analyse de leurs structures physiologiques. Au fond de cette démarche adoptée par Frobenius dans ses recherches sur l'histoire et les cultures de l'Afrique se trouve une prétention à l'universel. Sous son influence, l'articulation entre culture et société intégrera non seulement la dimension historique (*Kulturgeschichte*), mais aussi les phénomènes d'emprunts et de changements culturels (*Kulturwandel*).

Frobenius s'est par la suite démarqué de ses collègues autrichiens à qui il reprochait d'avoir appliqué mécaniquement la méthode de la *Kulturkreis* (Zwernemann 1983). Les controverses provoquées par la méthode de la *Kulturkreislehre* en Allemagne et en Autriche ont finalement conduit à un changement d'orientation intellectuel, marqué par le rejet de la méthode de Graebner et l'abandon de l'École historico-culturelle dans les années 1950.

Dans les années 1920-1930, on trouve aussi en Allemagne d'autres courants de pensée. On peut mentionner le courant fonctionnaliste, représenté par Richard Thurnwald, qui établit la relation entre la *Völkerkunde* et la sociologie, une tendance structuraliste et, enfin, le courant « ethno-biologique » dont Georg Thilenius et Paul Hambruch sont les tenants à Hambourg.

Ethnologie/Völkerkunde, Anthropologie

Le terme *Völkerkunde*, appliqué systématiquement aux musées, paraît aujourd'hui anachronique pour bon nombre d'universitaires allemands. C'est pour cela que certains *Institut* ou *Seminar für Völkerkunde*, comme celui de Hambourg, ont changé d'appellation pour prendre le nom d'Institut d'ethnologie. À l'heure actuelle, on dénombre une vingtaine d'instituts d'ethnologie. Les appellations varient selon les universités qui ont chacune leur tradition, leur préférence terminologique et quelquefois encore leur conception particulière de l'organisation de l'enseignement sur l'Afrique. Ces appellations, parmi lesquelles on trouve *Institut*, *Seminar*, *Lehrstuhl* (« chaire ») de *Völkerkunde* ou d'ethnologie, ne recouvrent pas forcément des distinctions théoriques et épistémologiques majeures.

Cependant, le problème auquel l'observateur extérieur reste confronté est celui de la signification et de la délimitation du champ théorique des termes allemands *Völkerkunde*, *Ethnologie* et *Anthropologie*. Pour Frobenius (1907 : 311), qui se range à l'avis de certains auteurs, *Völkerkunde* est synonyme d'*ethnographie*. Elle désigne un travail essentiellement descriptif, alors que la perspective de l'*Ethnologie* reste comparative. L'ethnographie, ainsi définie, prend ici le même sens que dans les autres pays européens (Kuper 1996 ; Lévi-Strauss 1958).

En revanche, *Anthropologie* est un terme ancien dont l'usage remonte au XVI^e siècle (Fischer 1998 : 7). Il est aussi très équivoque. De ce fait, la distinction entre *Ethnologie* et *Anthropologie* n'a pas été toujours nette d'un

point de vue définitionnel. La ligne de partage entre les deux disciplines a même longtemps été fluctuante selon que l'on donnait au mot *Anthropologie* une définition compréhensive ou restreinte.

L'anthropologie comme réflexion générale sur l'homme (*Menschenkunde*) a influencé jusqu'au contenu des réflexions philosophiques au XVIII^e et au XIX^e siècle, puisque les sociétés « primitives » faisaient partie des questions et préoccupations des philosophes qui cherchaient à dégager les mouvements qui régissent l'évolution du genre humain. Kant, par exemple, pour qui l'anthropologie et la géographie physique ont pour but la connaissance du monde, s'appuie sur les observations rapportées par les missionnaires, les géographes et les explorateurs pour nourrir ses réflexions sur le concept de « races humaines ». Les relations entre la *Völkerkunde* et la philosophie ont par la suite été peu fructueuses, quoique les premiers théoriciens de l'ethnologie classique allemande aient cherché au départ à poursuivre la même entreprise que les philosophes, c'est-à-dire l'étude des caractères des peuples (*Volkscharakter*) et des civilisations. Excepté peut-être Theodor Waitz, l'auteur de *Anthropologie der Naturvölker*, une contribution écrite entre 1844 et 1864 et devenue une référence dans l'histoire de la *Völkerkunde* allemande, peu de philosophes considéraient l'ethnologie comme une discipline sérieuse (Bastian 1885). Les ethnologues, de leur côté, n'ont pas cherché à s'inspirer de la philosophie. Bastian, qui parle du dédain de la philosophie pour l'ethnologie avant la transformation radicale de celle-ci, a même forgé de nouveaux concepts et préférerait dire *Völkergedanke* par exemple, là où les philosophes parlent de *Weltanschauung* (von den Steinen 1905).

L'ambition de totalité de l'anthropologie a par la suite laissé la place à une conception restreinte de cette discipline. Le concept de « race » était un thème privilégié de l'anthropologie entre 1900 et 1930. L'anthropologie de la période de l'Entre-deux-guerres désigne la « science des races » (*Rassenkunde*). La question raciale a connu un regain d'intérêt sous le national-socialisme, pendant lequel le mot allemand *Anthropologie*, avec son sens physique, s'écarte de la *Völkerkunde/Ethnologie* qui envisage l'homme uniquement à travers ses manifestations culturelles. Weule, qui privilégiait les enquêtes ethnologiques à Leipzig, avait déjà délibérément exclu du programme de la mission qu'il dirigeait dans la région de l'actuelle Tanzanie les questions anthropologiques, c'est-à-dire l'étude des caractéristiques physiques des habitants.

C'est sans doute cette conception similaire qui prévaut encore à Munich où l'Institut d'anthropologie dépend de la Faculté de biologie.

L'école comparative américaine est le prolongement de l'ethnologie allemande par la figure de son principal fondateur (Boas), mais aussi par son orientation théorique et épistémologique, même si elle s'est très vite émancipée dans la dernière décennie du XIX^e siècle. Or sous l'influence américaine, le terme allemand *Ethnologie* devient synonyme d'« anthropologie culturelle », après la Seconde Guerre mondiale, par un glissement comparable à

la démarche lévi-straussienne en France. Dans les universités de Francfort et d'Erlangen, la *Kulturanthropologie* s'occupe essentiellement d'ethnologie européenne.

Dans les milieux universitaires allemands, *Ethnologie/Völkerkunde* est rendue aujourd'hui en anglais par *anthropology*, alors que l'usage de ce dernier terme recouvre une distinction théorique importante établie formellement par les premiers anthropologues britanniques en 1909 (Kuper 1996 : 2). Ceux-ci préféraient l'approche sociologique, centrée sur le développement des institutions sociales, à l'approche géographique et descriptive de leurs collègues allemands intéressés par la théorie de la migration et la diffusion culturelle. À la différence des anthropologues britanniques qui étudiaient une institution centrale (la parenté ou le magico-religieux par exemple), les ethnologues allemands cherchent, encore aujourd'hui, à tout voir et à tout décrire. Il s'agit dans une large mesure d'une ethnographie du quotidien ou de l'ordinaire (*Ethnographie des Alltags*) ou plutôt d'une description minutieuse du milieu, de l'habitat, de l'économie, de la culture matérielle, de l'intimité familiale, de l'organisation sociale et des systèmes de pensée (*Glaubenssysteme*), etc.

Völkerkunde, colonialisme et national-socialisme

L'ethnologie allemande a connu un développement incontestable avec la linguistique. Mais l'élaboration du savoir ethnologique et géographique sur l'Afrique est aussi concomitante des expéditions à but colonial.

Les institutions de *Völkerkunde* ont joué, à des degrés divers, des rôles dans la politique coloniale. La plupart des ethnologues qui travaillaient dans les musées et les instituts, à commencer par Bastian, lui-même partisan de l'expansion coloniale, se montrèrent favorables à l'utilisation de l'ethnologie dans un but colonial. Berlin a été un pôle de formation des administrateurs coloniaux. Dans les années 1930, des cours de *Völkerkunde* furent organisés au musée ethnographique dans le cadre de la Société coloniale allemande. À Hambourg, l'autre grand pôle de formation coloniale, les cours d'ethnologie commencèrent à partir de 1850, et là aussi il s'agissait « d'ethnologie pratique » centrée sur les questions concrètes, la collecte et la description d'objets. Le rejet des considérations théoriques et méthodologiques basées sur les hypothèses dans la recherche est caractéristique de l'enseignement ethnologique à Hambourg dans les années 1933-1945. À l'Institut colonial de Hambourg, créé en 1908, Meinhof enseignait les langues dites coloniales ou ethnographiques. L'armée hitlérienne, dans le cadre des préparatifs de son débarquement en Afrique, mit d'ailleurs à contribution certains grands linguistes qui dispensèrent des cours de haoussa et de swahili aux officiers d'aviation à Hambourg (Brauner 1999 : 100). Comme l'indique Rupp (1979), pour Westermann également, « l'étude des conditions de vie et des langues africaines faisait partie d'une "bonne" politique coloniale »

(p. 143). Westermann publia en 1941 un article célèbre sur la « Mission coloniale de la *Völkerkunde* » dans la *Koloniale Rundschau*, revue qui ouvrit ses colonnes aux ethnologues pendant toute la période de sa parution entre 1909 et 1943 (Fischer 1990).

En Allemagne, il n'y eut pas, à proprement parler, une ethnologie coloniale d'abord, et une ethnologie académique ensuite, mais plutôt une imbrication spécifique des deux types de savoir. Des enquêtes ethnographiques et linguistiques, des travaux cartographiques ainsi que des relevés topographiques et géologiques ont été effectués par les ethnologues et anthropologues qui conduisaient des expéditions dans les colonies allemandes en Afrique, parfois à titre privé, dans le cadre d'équipes pluridisciplinaires. Les expéditions (on ne parlait pas encore d'« enquête de terrain ») dirigées par les continuateurs de Ratzel, en particulier par les géographes-ethnologues de l'université de Leipzig, furent probablement les plus importantes au point de vue de leurs résultats³, et celles qui contribuèrent à élargir le champ de l'ethnologie et de la géographie africanistes. Hans Meyer, qui a escaladé le Mont Kilimandjaro en compagnie de l'Autrichien Purtscheller en 1889, s'intéressait au Bénin, pour ses objets, et à la région des Grands Lacs. Il a effectué plusieurs expéditions sur le terrain (1887, 1888, 1889, 1898 et 1911) pour l'Institut de géographie coloniale. Meyer est aussi le premier directeur de l'Institut colonial de Leipzig (1919-1928), créé par le ministère de l'Éducation du *Land* de Sachsen-Anhalt au lendemain de la Première Guerre mondiale. Weule, qui travaillait pour le Bureau colonial, dirigea, en juin 1906, une expédition en Afrique de l'Est, dans l'actuelle Tanzanie. D'autres expéditions seront menées successivement dans la boucle du Niger, en Sierra Leone, au Liberia (1926-1929), en Namibie et en Angola (1928-1931), en Guinée Bissau et au Mozambique (1930-1931).

De Hambourg sont parties également plusieurs expéditions vers les possessions allemandes des îles du Pacifique-Sud (Archipel Bismarck, Nouvelle-Guinée, etc.). La première grande expédition, organisée en 1908-1910 par le musée ethnographique de Hambourg et financée par la Fondation scientifique de la ville, a été dirigée par deux médecins : Friedrich Fülleborn (1866-1933), l'un des fondateurs de la Société allemande de médecine tropicale, et Augustin Krämer (1865-1941), médecin de la marine impériale. Fülleborn, anthropologue et spécialiste en médecine tropicale de renom, avait déjà servi dans les troupes coloniales en Afrique de l'Est, entre 1894 et 1900, avant d'être nommé médecin à l'état-major des forces coloniales de Hambourg en 1901.

Les théories raciales étaient au cœur de la réflexion anthropologique dans la période de l'Entre-deux-guerres et même bien avant. Dans l'esprit du directeur du Musée de Hambourg, Georg Thilenius, lui-même médecin de formation et professeur d'ethnologie à l'Institut colonial, il s'agissait

3. Cf. *Mitteillugen aus den deutschen Schutzgebieten*.

donc de combiner des enquêtes ethnologiques et des enquêtes d'anthropologie physique destinées, entre autres, à étudier les caractéristiques physiques des individus et collecter des échantillons de cheveux. Thilenius était un partisan de « l'ethnologie pratique ». Outre les volets documentaire et scientifique, l'expédition avait en effet des objectifs coloniaux tels que la protection sanitaire et l'augmentation de la main-d'œuvre indigène. Sur le plan méthodologique, les membres de l'équipe de l'expédition combinent la division du travail et l'interdisciplinarité. Mais ils vivent retirés sur un bateau, et privilégient plus la méthode de l'observation que celle de l'entretien en langue locale, au sens boasien. Ce n'est donc pas encore à rigoureusement parler le travail de terrain au sens malinoswkien, c'est-à-dire l'observation participante et la « fusion » dans le groupe étudié.

La *Völkerkunde*, imprégnée des théories raciales, s'est naturellement accommodée à l'idéologie et au système nazis. Ils se sont influencés mutuellement. Certains théoriciens de la *Völkerkunde/Anthropologie* ne se sont pas seulement conformés à l'« esprit de l'époque » (*Zeitgeist*) ; ils ont aussi contribué, par leurs travaux sur le concept de « race », à donner une base « scientifique » au national-socialisme.

La question épineuse du rapport de la *Völkerkunde* et du national-socialisme a été un sujet longtemps inexploré dans les universités. La *Völkerkunde*, sous la période nazie, a d'abord fait partie des préoccupations estudiantines dans les années 1960, préoccupations que reflètent quelques travaux de mémoire (Fischer 1990). Des séminaires et conférences, tenus dans certaines grandes universités allemandes, seront par la suite consacrés à une réflexion critique (*Aufarbeitung*) sur « la *Völkerkunde*, le colonialisme et le national-socialisme », devenue un sujet d'intérêt académique à partir de 1980. Deux ouvrages publiés par Fischer (1981, 1990) à ce sujet font actuellement figure de références. L'idée de départ de l'étude de Fischer se situe dans un projet de recherche lancé en 1983 sur l'histoire de l'université de Hambourg dont nous venons de rappeler le passé colonial.

On dénombrait dans l'espace germanique, y compris à Vienne et à Prague, plus d'une vingtaine d'institutions de *Völkerkunde* (universités, musées, etc.) pendant la période nationale-socialiste. Dans ces institutions, la tendance dominante va tenter de subsumer la *Völkerkunde* sous l'anthropologie. À Hambourg, par exemple, le département d'anthropologie du musée, créé en 1906, est transformé en *rasenbiologisches Institut* de l'université en 1933. À l'origine des grands débats épistémologiques et philosophiques de cette époque se trouve donc la vision biologisante de l'ethnologie, propagée par les anthropologues physiiciens influents, pour la plupart des médecins et anatomistes de formation. Certains tenants de la *Völkerkunde* comme Wilhelm Mühlmann, redéfinissent les liens entre les deux disciplines, alors que d'autres anthropologues vont plaider pour le maintien de la distinction entre les deux disciplines dans le domaine académique en vue d'éviter l'amalgame de l'idéologie et de la science. Entre la « science

des races » et le racisme il n'y avait qu'un pas qui sera franchi par les anthropologues d'obédience nazie.

L'anthropologie raciale finit par prévaloir dans le milieu des enseignants fascistes de certains instituts d'*anthropologie/Völkerkunde* à partir de 1930. C'est ainsi que l'Institut d'ethnologie de Leipzig que dirige Otto Reche (1897-1966), remplaçant de Weule depuis 1927, devient en 1935 *Institut für Rassen-und Völkerkunde* (Brauner 1999). Reche, anthropologue physicien, était un nazi convaincu, qui a occupé auparavant une chaire d'anthropologie et d'ethnographie à Vienne en 1924 avant de venir enseigner à Leipzig en 1927. Il a pris part aussi à l'expédition coloniale des îles du Pacifique-Sud. Spécialisé dans le thème de « race et culture », il n'était pas à proprement parler un spécialiste de l'Afrique. Reche sera arrêté en 1945 par un officier américain.

Cependant, tous les professeurs et directeurs des instituts de recherche n'étaient pas de vils collaborateurs du régime hitlérien. Ils ont dû soit abdiquer, soit résister, ce qui dans le contexte nazi signifiait la persécution, mais parfois aussi l'exil. En Autriche, le père Schmidt était un catholique antisémite ayant une aversion pour le bolchevisme et la révolution soviétique, mais qui n'a pas cautionné le nazisme. Son antisémitisme est antérieur à l'avènement du national-socialisme. Contrairement à d'autres ethnologues allemands, il ne s'agissait pas chez lui d'un antisémitisme opportuniste. Persécuté par les nazis, il s'exila en Suisse après l'*Anschluss*. Julius Lips (1895-1950), qui était professeur d'ethnologie et remplaçant de Graebner au Musée de Cologne, est souvent cité comme un exemple de résistant et de persécuté qui émigra à Paris en 1934, puis aux USA.

On peut dire que la période de l'immédiat après-guerre ne constitue pas une coupure sur le plan du personnel, dans la mesure où il n'y eut pas de renouvellement du corps professoral. La plupart des personnages centraux de la *Völkerkunde*, mis sur la touche pendant la période nationale-socialiste, furent réintégrés dans les universités, et peu d'entre eux, parmi ceux qui émigrèrent aux USA, retournèrent en Allemagne. Lips constitue une exception. Il retourna en Allemagne en 1948 pour enseigner à l'Université de Leipzig, où il fut nommé recteur en 1949. Il fut remplacé à sa mort, en janvier 1950, par son épouse Éva Lips (Streck 1997).

Avec l'avènement du nazisme, puis la perte des colonies consécutive à la défaite de la Deuxième Guerre mondiale, les études africaines ont connu en Allemagne une phase de stagnation. Au moment de la prise du pouvoir, les nazis, peu intéressés aux colonies d'Outre-Mer, pensaient que le destin de l'Allemagne ne dépendait pas des possessions coloniales, mais plutôt de sa frontière orientale. La question coloniale sera au cœur des préoccupations du pouvoir national-socialiste par la suite, lorsque les nazis réclamèrent, en 1936, le retour dans le giron allemand de leurs anciennes possessions d'Afrique.

Université et muséologie

Le fleurissement quasi simultané des musées ethnographiques en Europe est le résultat des expéditions scientifiques du XIX^e siècle. Les objets collectés au cours des missions furent placés dans les musées ethnographiques et présentés comme des objets de vaincus à l'occasion des grandes expositions qui étaient une façon de faire la propagande coloniale (Goldwater 1988). L'Allemagne n'est pas restée en dehors de ce courant, puisque l'inauguration du musée ethnographique de Leipzig en 1897, pour ne citer que le plus célèbre, se situe dans le contexte des grandes expositions coloniales⁴.

En France, toute une génération d'ethnologues de la période d'avant et de l'immédiat après-guerre a travaillé ou a été formée au Musée d'ethnographie de Paris, devenu Musée de l'Homme en 1937. Rappelons que le Musée de l'Homme, un des lieux d'enseignement et d'incitation à la recherche ethnologique française, dirigé par Paul Rivet entre 1928 et 1950, a été créé après la Mission Dakar-Djibouti conduite par Marcel Griaule entre 1931 et 1933. La Mission, qui a rapporté d'Afrique environ 3 500 objets achetés, pillés ou simplement volés, et contribué à faire connaître au public européen la richesse ethnographique de certains peuples ouest-africains, a inauguré une période d'intense activité muséologique. Durant cette période, les ethnologues français vont, en même temps que le travail de terrain, s'appliquer à chercher des objets (statues, masques, insignes de pouvoir, vêtements cérémoniels, etc.) pour les placer dans les musées en France sous prétexte qu'ils ont perdu leur signification originelle ou qu'ils pourrissent sur place. Toujours est-il que les objets arrachés de leur contexte et placés dans les vitrines des musées ont d'abord un statut documentaire à travers l'opération d'« ethnologisation », puis une qualité artistique qui leur est assignée par l'opération d'« esthétisation » (Goldwater 1988 ; Mudimbe 1994). Ce passage de l'aspect documentaire à l'intérêt artistique et technique est à la base de la réorganisation de certains musées ethnographiques transformés en musées d'art. À Paris, cette évolution s'est traduite dans le cas du Musée de l'Homme par une séparation entre salles de cours ou laboratoires et salles d'exposition publique (Lévi-Strauss 1958).

Tout aussi importante que ce changement de perspective ou de regard est l'évolution comparative des rapports entre l'université et le musée ethnographique. En France, l'institution muséale dans son rapport à l'université a connu une évolution particulière liée au contexte historique et intellectuel propre à ce pays, tandis que les États-Unis et l'Allemagne, par exemple, ont gardé une conception similaire quant au rôle des musées ethnographiques dans l'enseignement de l'anthropologie. Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, l'ethnologie française s'engage en effet dans un processus d'émancipation qui prend d'emblée la forme d'une lutte institutionnelle avec

4. Les collectionneurs allemands se sont d'abord intéressés aux objets océaniens, mélanésien, indonésien (Sumatra, Java), puis africains.

la muséologie. Il est par ailleurs remarquable que ce processus ait commencé avec la dégradation du climat intellectuel au Musée de l'Homme pendant la guerre, au moment où l'institution connaissait des contradictions internes graves pour des raisons politiques et idéologiques (Gaillard 1989). À cela s'ajoutera un changement d'orientation théorique. Sur ce plan, certains chercheurs s'accordent pour considérer les remarques de Lévi-Strauss (1958) sur le rôle des musées dans l'enseignement de l'anthropologie comme le point de départ d'une période sinon de rejet de l'institution muséale par l'université française, du moins d'une distanciation par rapport au musée ethnographique. Dans la conjoncture théorique et intellectuelle des années 1960-1980, dominée en partie par l'anthropologie marxiste et critique, on assiste ensuite à une remise en cause de l'ethnologie française classique, et du courant « griaulien » en particulier. Certains africanistes de l'après-guerre, rompant avec la vision coloniale de l'Afrique, critiquèrent en effet l'attitude de collectionneur de Marcel Griaule et son équipe, et, plus généralement, l'anthropologie française en tant que discipline compromise dans le pillage des objets africains. Cette tradition critique de l'africanisme sera maintenue en France. Lorsque, en 1963, après la réouverture du Musée des Arts africains et océaniens — l'ancien Musée des colonies — le ministre de la Culture français demande aux anthropologues du musée de chercher à faire venir en priorité des objets des musées de certains États d'Afrique francophones, certains d'entre eux manifestent leur désaccord en démissionnant. Selon eux, le patrimoine africain ayant été suffisamment pillé, cette façon de collecter les objets ne pouvait qu'être désavouée par les africanistes.

Le musée ethnographique : « vitrine » du département d'anthropologie

La *Völkerkunde*, on l'a vu, s'est établie en Allemagne comme activité muséologique d'abord avant d'entrer dans le domaine académique. Mais contrairement à la France, l'articulation entre l'institution muséographique et les départements d'ethnologie demeure une des particularités du système d'enseignement universitaire en Allemagne. Graebner, par exemple, qui est probablement, après Bastian, le théoricien le plus controversé de l'histoire de l'ethnologie allemande classique, a été critiqué d'être un savant de musée ou d'avoir développé une théorie ethnologique de musée (Lips 1935). Cette remise en question de la méthode du principal tenant de l'École historico-culturelle, méthode rejetée d'ailleurs en bloc par Boas (1940), n'a pourtant pas provoqué de fissure dans les relations entre l'ethnologie et l'institution muséale. Jusqu'à présent, dans le système allemand, les relations entre universités et musées ethnographiques sont fondées non pas sur des rivalités, mais sur la complémentarité institutionnelle.

Nulle part les rapports de complémentarité entre université et musée n'ont été aussi solidement tissés qu'à Leipzig, par exemple, une des villes

les plus imprégnées de tradition universitaire et véritable berceau de l'ethnologie allemande. Avec Göttingen et Marburg, en Allemagne du Nord, Leipzig a été très tôt un centre culturel et intellectuel, doté d'une société savante — celle de géographie —, de maisons d'éditions, et connaissant une activité commerciale dynamique dans le domaine de la librairie. L'Université, qui abrite de longue date une chaire de géographie et d'éminents chercheurs dans ce domaine, a joué également un rôle de premier plan dans la cartographie. Leipzig est aussi une ville marquée par une longue tradition coloniale. Le Musée ethnographique de Leipzig, créé en 1869, doit son essor et la richesse de ses collections aux géographes-ethnologues. Sur environ 44 000 objets africains, 39 000 viennent du sud du Sahara (Jones 2000 : 6). Après des expéditions menées dans différentes parties de l'Afrique, Karl Weule (1864-1925), Hans Meyer (1858-1929) et Paul Germann (1884-1966), l'un des premiers responsables de la section africaine du Musée, vont rapporter des objets pour les placer dans le Musée d'ethnographie de Leipzig devenu l'un des plus importants musées d'Europe centrale en termes de collections africaines (Lehmann 1954). C'est le cas, par exemple, de la collection des objets béninois collectés par Hans Meyer ou des objets rapportés du Liberia par Paul Germann en 1928-1929. La plupart des objets d'Afrique de l'Ouest (Burkina Faso, Guinée, Mali, Togo, Nigeria, Cameroun) sont le fruit d'expéditions conduites par Frobenius dans la zone de la boucle du Niger avec l'appui financier du Musée de Leipzig. Ce sont des objets sur la culture matérielle des Gurunsi, des Bambara, des Senufo et des Yoruba. Les objets tout comme les photos rassemblées sont conservés comme des témoignages sur les cultures étudiées. Le musée perdit certaines de ses possessions lors des bombardements de la Deuxième Guerre mondiale en décembre 1943.

Le Musée de Leipzig a joué un rôle important dans la formation du savoir ethnologique sur l'Afrique. À l'Université de Leipzig, et plus tard dans d'autres villes universitaires allemandes, l'enseignement ethnographique et le travail muséographique constituent l'envers et l'endroit d'une même activité. Aux professeurs de *Völkerkunde* incombe la responsabilité du Musée. Weule, pour ne citer que le plus connu, a occupé la chaire d'ethnologie à l'université et dirigé le Musée ethnographique. Le *Forschungsinstitut für Völkerkunde* de Leipzig va même introduire dans son programme d'enseignement, à partir de 1953, des cours d'exercices pratiques effectués au musée. Les objets conservés dans le musée ont une valeur historique, culturelle et pédagogique surtout. Mais leur qualité esthétique est aussi reconnue, et c'est ce facteur qui permet au Musée ethnographique de servir de pont entre l'université et le monde extérieur convié aux expositions.

La fin de la Deuxième Guerre mondiale, qui marque l'interruption de l'expérience coloniale de l'Allemagne, ne signifie pas pour autant l'arrêt des missions scientifiques allemandes. À partir des années 1950, les objets collectés par les ethnologues allemands dans le cadre des missions ultérieures proviendront non seulement d'Asie et des anciennes colonies (Cameroun, Togo, Tanzanie, Namibie), mais aussi d'un peu partout en Afrique

occidentale et équatoriale, notamment chez les populations du Nord-Congo et de la région des Grands Lacs. L'influence coloniale sur la collecte des objets est ici aussi manifeste. C'est là en effet une des particularités que la muséologie a en commun avec certaines branches du savoir anthropologique, celle de s'être cramponnée à une tradition politique coloniale. En Allemagne, la plupart des départements et instituts d'ethnologie possèdent non seulement leur propre musée doté souvent d'une salle de cours pratique, comme à l'Institut d'ethnologie de Hambourg, mais quelquefois aussi des archives photographiques. Parmi les départements qui possèdent des musées, on peut citer l'*Institut für Ethnologie und Afrika-Studien* de l'université de Mayence, l'Institut d'ethnologie de Göttingen ou encore celui de Tübingen. La collection ethnographique du musée de l'Institut d'ethnologie de Mayence, l'une des plus riches, est composée d'objets rapportés du Congo-Zaïre (1951-1954), de la Haute-Volta (1954-1955), du Pakistan (1955-1956) et d'Afghanistan (1962-1963). Les musées ethnographiques allemands continuent de maintenir le dynamisme de leurs activités par des échanges d'objets entre universités, mais également par la coopération avec des universités de pays étrangers où certains d'entre eux souhaitent probablement faire de nouvelles acquisitions. La coopération entre l'Institut d'ethnologie de Mayence et l'université d'Addis-Abeba pour la construction d'un musée en Éthiopie illustre une autre modalité d'expansion des activités des musées ethnographiques allemands.

L'africanisme allemand : concepts, structuration et institutionnalisation

L'ethnologie allemande englobe l'ensemble des pays germaniques, et il n'y a pas à proprement parler d'ethnologie suisse ou autrichienne (Schlee 1990). Ce constat est aussi valable pour l'africanisme et l'école linguistique allemande qui, par delà l'Autriche, a eu des ramifications en Belgique, en Angleterre et en Afrique du Sud. Avant la naissance de la linguistique moderne, les missionnaires allemands en Afrique ébauchèrent des manuels sur les analyses comparées des langues africaines. Mais l'étude scientifique des langues africaines ou *Afrikanistik* devient un objet d'étude autonome à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle après que l'indo-européen ait donné une base nouvelle à l'étude des grammaires comparées et à la science des étymologies (Delbrück 1908). Si la formation et l'accumulation du savoir ethnologique sur l'Afrique ont commencé à l'époque précoloniale avec les activités des premiers missionnaires allemands, l'africanisme comme discipline académique prend son essor avec le développement du comparatisme linguistique puis dans le cadre de l'expansion coloniale.

Le comparatisme linguistique en Afrique

Le comparatisme linguistique en Afrique a débuté dans les années 1850 à Freetown avec les travaux du missionnaire allemand Wilhelm Sigismund

Koelle (1823-1902) qui, le premier, a procédé au regroupement des langues ouest-africaines (dites « ouest-atlantiques ») en partant de leurs affinités et du critère géographique. Peu après, au Cap, le bibliothécaire allemand Wilhelm Heinrich Immanuel Bleek (1827-1875) pose les bases de la *Bantuistik* moderne, en 1859, dans le cadre de l'analyse comparée des langues des régions australe et centrale de l'Afrique auxquelles il donne le nom « Bantu ». Les travaux de ces linguistes sont d'abord des tentatives de classifications des langues à partir desquelles sont ensuite formulées des hypothèses sur l'histoire de la mise en place de leurs locuteurs. Après les pionniers, deux linguistes célèbres, Carl Meinhof (1857-1944) et Diedrich Hermann Westermann (1875-1956), ancien missionnaire au Togo, poursuivront l'étude des langues d'Afrique occidentale et centrale par la méthode comparative historique utilisée jusqu'alors dans le domaine de l'indo-européen. L'école allemande divise alors l'Afrique en trois grandes zones linguistiques dont l'étude relève de trois spécialités : l'*Orientalistik* qui s'intéresse à l'Égypte et au monde arabe, la *Bantuistik* ou science des langues bantoues et, enfin, la *Sudanistik* qui a pour objet les langues soudanaises d'Afrique occidentale, envisagées à partir de la côte sénégalaise.

Meinhof, spécialiste des langues bantoues, et Westermann, celui des langues soudanaises, enseignaient à Hambourg et à Berlin respectivement. Ils ont été les deux représentants africanistes de l'École linguistique allemande qui avait son pôle orientaliste à Vienne, dirigé par l'égyptologue Wilhelm Czermak (1889-1953). L'étude comparative des langues africaines est une invention allemande. L'émergence de différentes écoles linguistes en Europe et ailleurs est le résultat de l'influence directe ou indirecte des travaux de Meinhof et Westermann qui ont su, en s'inspirant du modèle de l'indo-européen, explorer le second champ de comparaison au monde, ouvert par Bleek, après la naissance de la linguistique comparée au début du XIX^e siècle. L'École de Londres, par exemple, avec à sa tête M. A. Bryan, a émergé sous l'influence de Westermann, le premier directeur de l'Institut international africain. Elle se distinguera néanmoins de l'École allemande, théorique et spéculative, par son pragmatisme basé sur la confection de dictionnaires et d'ouvrages de grammaire (Wolff 1981). Les spécialistes belges des langues bantoues ont, quant à eux, été influencés par Meinhof. L'École américaine, dont Greenberg fut l'un des leaders, s'est aussi positionnée par rapport à l'École allemande, puisqu'elle s'est établie en réaction à cette École. En France, enfin, les linguistes africanistes, Maurice Delafosse et Lilius Homburger en particulier, ayant travaillé avec Antoine Meillet, contestèrent également quelques-unes des idées dominantes des chefs de file allemands (*id.*). Meinhof, dont la compétence n'était pas en cause, a été critiqué pour avoir défendu la « théorie hamitique » (Brauner 1999 : 44-46). Selon lui, les « Hamites » sont les porteurs de culture (*Kulturbringer*), à la peau claire, venus conquérir les populations « primitives » d'Afrique. Le concept classificatoire « hamitique » a d'abord été utilisé en *Afrikanistik* pour identifier un certain nombre de langues (peul, haoussa, massai, nama,

etc.) par opposition aux langues bantoues, khoisanes et sémitiques d'Afrique du Nord et du Proche-Orient. Or cette théorie sera récupérée par les linguistes et anthropologues d'obédience nazie.

Avant le découpage ternaire (*Orientalistik/Sudanistik/Bantuistik*), l'étude des langues africaines, appelée *Afrikanistik*, était du ressort de l'orientalisme dont les instituts vont aussi abriter les premiers départements d'*Afrikanistik*. Certes, des orientalistes célèbres, comme Karl Richard Lepsius (1818-1884) et Leo Reinisch (1832-1919), se sont intéressés à l'étude de quelques langues africaines, mais les premiers travaux linguistiques de leurs étudiants sur l'Afrique étaient rangés sous l'étiquette de l'orientalisme par un simple fait de cumul des enseignements (Möhlrig 1990). Le long processus d'autonomisation institutionnelle de la linguistique africaniste, commencé en dehors des milieux académiques, est d'abord lié à des préoccupations politiques coloniales. C'est sous l'impulsion de Bismarck que l'Université royale de Berlin crée, en 1887, au sein de l'Institut des langues orientales une section des langues africaines chargée de la formation des missionnaires et administrateurs coloniaux (*id.*). De façon générale, l'institutionnalisation de l'*Afrikanistik* est tout de même tardive. L'autonomie complète de la discipline intervient avec la transformation de l'Institut colonial de Hambourg en université, en 1919, après que l'Allemagne ait perdu ses colonies à la fin de la Première Guerre mondiale. À Leipzig, la libération de la linguistique africaine de la tutelle de l'orientalisme est le fait de August Klingenberg (1886-1967), élève de Meinhof et spécialiste des langues haoussa-peules, ayant une double casquette d'orientaliste et d'africaniste.

Le développement de la linguistique historique, devenue l'élément structurant des études africaines en Allemagne, a eu un effet rétroactif sur l'ethnologie et l'ensemble du domaine africaniste. *Afrikanistik*, dérivé de *Afrikanist* et repris par les linguistes africanistes en 1914-1915 pour désigner leur spécialité à la façon des orientalistes (*id.*), est tout de même un terme ambivalent. L'africanisme allemand s'en ressent. Dans la tradition universitaire allemande, Meinhof et Westermann sont en effet les représentants de deux conceptions des études africaines : l'*Afrikanistik* stricto sensu servant à désigner la linguistique africaniste ou *Afrika-Linguistik* (conception de Meinhof), et l'*Afrikanistik* au sens large, comme spécialisation régionale (*Afrikanologie*), effectuée dans le cadre d'un travail pluridisciplinaire. L'*Afrikanistik*, dans le second sens, est comparable au modèle des *Area Studies* que l'on retrouve en France et dans les milieux académiques anglo-saxons. Cette seconde conception, globale et *ethnolinguistique* de l'africanisme, élaborée par Westermann, selon laquelle la connaissance de la langue implique celle de la culture, est celle que l'on retrouve aujourd'hui dans les principaux centres et instituts d'études africaines en Allemagne (*id.*). Elle est aussi désignée par le terme *Gesamtafrikanistik* par les continuateurs de Westermann, parce qu'elle met l'accent sur le rapport entre langue, culture, histoire, mentalité et vision du monde. Cette conception, bien qu'elle ne s'en réclame pas explicitement, se fonde sur la philosophie du

langage de W. V. Humboldt, l'un des fondateurs de la linguistique moderne, qui proposait d'envisager la langue non pas comme un phénomène isolé mais en tant que totalité. À la vérité, les deux conceptions de l'africanisme ne sont pas exclusives l'une de l'autre, puisque l'étude des langues africaines en Allemagne est toujours associée avec d'autres disciplines des sciences humaines et sociales (ethnologie, histoire, etc.). Une telle combinaison permet à l'heure actuelle aux étudiants de certaines universités de préparer une maîtrise en *Afrikanologie*, terme employé par Frobenius en 1912 (Jungrathmayr & Möhlig 1983).

Quelques pôles africanistes

L'autonomie dont jouit chaque *Land* sur le plan de l'enseignement et de la recherche, la dispersion des pôles africanistes et la langue, par-dessus tout, sont à la base du problème général de « visibilité » des institutions allemandes. Si on ajoute à cela la partition de l'Allemagne, facteur ayant contribué à aggraver le cloisonnement institutionnel en ex-RDA notamment, on comprend que certains pôles africanistes comme celui de Leipzig soient restés longtemps méconnus. Tout ceci explique la difficulté de caractériser la situation de la recherche africaniste en Allemagne. On retiendra que huit universités offrent actuellement des enseignements thématiques et méthodologiques dans le domaine de l'africanisme (Leipzig, Bayreuth, Mayence, Francfort, Hambourg, Berlin, Munich, Cologne). Les facultés ou départements de langues africaines constituent sinon la pierre angulaire, du moins des centres assez actifs de l'africanisme en Allemagne.

Avec celles de Berlin et de Hambourg, l'Université de Leipzig a tenu le rôle de pionnier dans les études africaines. L'Institut d'études africaines de Cologne, créé en 1954 par Oswin Köhler, le dernier élève de Westermann, a été le deuxième du genre — après celui de Berlin — dans la période de l'après-guerre. À Cologne, la langue, la littérature, l'histoire et la culture sont les principales matières enseignées sur l'Afrique au sud du Sahara. L'importance accordée dans les trois premières universités à l'enseignement sur l'Afrique est aussi liée au facteur colonial.

À Leipzig, la première génération d'africanistes est formée de géographes et de linguistes. L'exploration de l'actuelle Tunisie par des enseignants et étudiants de l'université de Leipzig, dans la première moitié du XVIII^e siècle, inaugure une longue tradition africaniste développée à la suite d'expéditions effectuées dans plusieurs parties de l'Afrique⁵ et qui tend actuellement à se poursuivre dans le cadre du redéploiement consécutif à la réunification allemande. Déjà, entre 1892 et 1944, Ratzel et son équipe,

5. Après l'actuelle Tunisie (1731-1733), la Tanzanie (1859-1860), le Gabon (1873-1876), le Mali et le Sénégal (1879-1880), le Ghana et le Togo (1889-1895, 1900-1905) et l'Angola (1913-1914) ont été les principaux terrains d'investigation des enseignants et étudiants de Leipzig.

les linguistes (Hans Stumme, Hans Melzian, Klingenberg) et les ethnologues (Germann, etc.) dispensaient à Leipzig des enseignements sur la géographie, l'ethnologie, la colonisation et l'histoire africaine.

Le premier institut d'ethnologie a été créé en 1914 à l'Université de Leipzig, qui a accueilli en 1920 la première chaire de *Völkerkunde* en Allemagne. Trois personnages ont marqué l'histoire de l'Institut d'ethnologie de Leipzig : Karl Weule, son fondateur, Otto Reche et Julius Lips. Le rôle joué par les deux premiers directeurs, dans les contextes colonial et nazi, a déjà été mentionné. Lips a pris la direction de l'Institut à la fin de la guerre, lorsque l'Allemagne de l'Est était déjà sous contrôle soviétique. L'Institut a inauguré dès ce moment une nouvelle tradition, celle de « l'ethnologie anti-impérialiste », qui s'achève en 1993. Cette ethnologie, imprégnée des thèses marxistes-léninistes, se définit de manière générale comme l'antithèse de l'ethnologie classique, obscurantiste et pseudo-scientifique, centrée sur l'étude de la religion, des coutumes et des races (Streck 1997 : 53-71). Elle se démarque du « freudo-marxisme » aussi. L'ethnographie communiste, restée dans une large mesure une exégèse des travaux de Marx, Engels, Lénine et Staline, n'a pas véritablement renouvelé les études africanistes. Peu d'ethnologues avaient la possibilité d'effectuer des séjours de terrain, alors que des africanistes conduisaient des recherches dans des pays socialistes, notamment en Algérie, en Égypte, au Soudan, en Éthiopie et au Mali. En Éthiopie de Mengistu, plus précisément, les ethnologues de Leipzig ont apporté leur contribution dans un domaine aussi classique que celui des musées ethnographiques, et conduit des recherches sur les questions des nationalités et de la construction nationale selon la méthode du matérialisme historique.

Les indépendances en Afrique ont éveillé chez les historiens de Leipzig un intérêt pour la science politique africaniste entre 1960 et 1975. C'est dans ce contexte qu'a été créé, en 1975, un Centre d'étude des mouvements de libération nationale en Afrique et au Proche-Orient (Palestine). À partir de cette période, l'histoire de l'Afrique cesse d'être en Allemagne de l'Est une histoire de la colonisation et devient, dans le cadre des rivalités Est-Ouest, une histoire de l'Afrique résistante face à l'impérialisme européen. Le panafricanisme, le nationalisme et le colonialisme portugais seront les thèmes majeurs retenus par les historiens de Leipzig qui vont « couvrir » aussi les pays d'Afrique lusophones (Angola, Mozambique, etc.).

L'Institut des langues africaines que dirigera Klingenberg a été créé dans les années 1930. Mais il a fallu attendre 1958 pour voir la création du département d'*Afrikanistik* abrité dans l'Institut des langues orientales. En 1960 est créé l'*Afrika-Institut* formé par les départements de langues et littératures, d'histoire et d'économie politique africaines. À ces trois départements s'ajouteront ceux de philosophie/idéologie, de sociologie, de culture/littératures et d'État/loi à la suite d'un remaniement effectué en 1968 dans les universités en Allemagne de l'Est. Malgré d'incessantes modifications opérées avant et après la chute du Mur de Berlin, l'Université de

Leipzig reste encore aujourd'hui un des lieux importants d'enseignement et de recherche africaniste en Allemagne. Comme dans la plupart des universités de l'ancienne RDA, le personnel enseignant a été remanié en partie dans le nouvel Institut d'études africaines, créé en décembre 1993. L'Institut publie depuis 1996 la série *University of Leipzig Papers on Africa* (ULPA).

L'Université de Bayreuth, assez récente, a occupé durant les deux dernières décennies une place importante dans les recherches africanistes. Elle dispose de deux chaires d'ethnologie africaine dans le cadre desquelles sont organisés des séminaires sur les parties ouest (Gerd Spittler), est et sud du continent (Christoph Winter). L'enseignement dispensé dans le cadre de la chaire d'histoire de l'Afrique (Dirk Lange) porte sur l'histoire politique et ethnique des formations politiques de l'Afrique médiévale (Ghana, Mali, Songhaï). Le département de langues africaines de Bayreuth (Gudrun Mieke), de plus en plus sollicité pour la participation à des projets de recherche sur l'Afrique, donne un dynamisme particulier à ce pôle africaniste.

Les travaux de l'Institut d'anthropologie historique de l'Université de Francfort sont largement orientés vers l'histoire et la culture. L'Université de Francfort a reçu en 1925 une partie de l'héritage intellectuel et matériel (archives photos) de Frobenius en accueillant son *Forschungsinstitut für Kulturmorphologie* devenu ensuite l'Institut Frobenius. En 1985, le linguiste Ernst Dammann, qui avait remplacé Westermann à Berlin et occupé la chaire de théologie à Marburg peu après la partition de l'Allemagne, crée à Francfort l'*Institut für Afrikanistik*. Pour ce qui concerne le travail sur le terrain en Afrique, l'Institut d'anthropologie de Francfort concentre ses activités de recherche dans la partie ouest du continent, envisagée suivant une coupe transversale, et s'est engagé depuis dix ans dans la coopération avec des universités africaines de la zone, notamment celles de Ouagadougou (Burkina Faso) et de Maiduguri (Nord-Nigeria). Parmi les thèmes retenus, citons l'anthropologie religieuse et politique, les traditions orales, l'ethnicité, etc. L'Institut Frobenius publie la revue *Paideuma* et la série *Studien zur Kulturkunde*. L'Institut des langues africaines de l'Université de Francfort publie une fois par an le *Frankfurter Afrikanische Blätter* (FAB) et, conjointement avec l'Université de Cologne, la *Sprache und Geschichte in Afrika* (SUGIA).

À Mayence, les études africaines ont été inaugurées en 1946 avec l'enseignement dispensé par le professeur de théologie Eugen Rapp, un des élèves de Westermann. Actuellement, l'Institut d'ethnologie et d'études africaines de l'université dispose de trois chaires sur l'Afrique : « Cultures et sociétés africaines » (Bierschenk), « Ethnologie de l'Afrique » (Strecker) et « Philologie africaine » (Kastenholz). L'institut de Mayence, qui met l'accent sur l'interdisciplinarité, se focalise sur la sociologie actuelle de l'Afrique, c'est-à-dire sur les questions de (sous-) développement, les processus de démocratisation, les relations État/société, etc. Ces thèmes sont traités dans des articles publiés sous forme de « Documents de travail sur les sociétés africaines ».

À côté des pôles d'enseignement et de recherche sur les études africaines mentionnés ci-dessus, l'africanisme est une activité réduite à la portion congrue dans certaines universités allemandes. Par exemple, c'est en 1986 qu'a été créée à Bielefeld une chaire d'anthropologie sociale (Günther Schlee) au sein du Centre de recherche en sociologie du développement. À Bielefeld, l'enseignement dispensé dans le cadre du séminaire sur les « Femmes dans les pays en développement » (Gudrun Lachenmann) porte sur les processus de transformation en Afrique, les questions de genre et la société civile. Le département dispose d'un centre de documentation et de recherche sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine et publie des thèses de doctorat, des diplômes sur des thèmes se rapportant à la sociologie du développement, mais aussi des documents de travail (*Arbeitspapiere*). La série *Bielefeld Studies on the Sociology of Development* accueille dans sa collection des monographies, thèses et maîtrises sur l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine (64 volumes parus à ce jour).

Ruptures et continuités

La chute du Mur de Berlin n'a pas entraîné que des bouleversements économiques et politiques en Allemagne. La réunification (*Wende*) qui l'a accompagnée a été aussi l'occasion d'un nouveau départ dans les domaines de l'enseignement et de la recherche. Le redéploiement institutionnel qui s'opère en ce moment en ex-RDA s'inscrit en quelque sorte dans la continuité de la *Wissenschaftspolitik*, terme par lequel le théologien Adolf von Harnack caractérisait pour la première fois, en 1900, la politique élaborée en Allemagne en matière d'enseignement et de recherche scientifique depuis l'époque prussienne (Feldman 1987).

La *Wissenschaftspolitik*, initiée au début du XIX^e siècle, s'inscrit dans une série de réformes mises en œuvre après l'invasion napoléonienne. La nouvelle politique éducationnelle est d'abord une réaction de rejet de la domination française. Depuis cette réforme de l'éducation prussienne, à laquelle le nom de W. von Humboldt⁶ est associé, le système français de « spécialisation » dans différentes écoles a été rejeté au profit de l'idée de « culture générale » (*Bildung*), dispensée à l'université, et conçue sur le modèle de la philosophie. L'Université, imprégnée des idées de liberté, reconnaît les principes de la « liberté d'enseigner » (*Lehrfreiheit*) et la « liberté d'apprendre » (*Lernfreiheit*), et se voit également attribuer le monopole de la recherche scientifique.

Friedrich Althoff, le *Ministerialdirektor* au ministère prussien de l'Éducation et de la Religion, entre 1822 et 1907, va s'écarter du principe humboldtien de l'unité de l'enseignement et de la recherche. Il met fin au monopole

6. Humboldt (1767-1835) fut ministre de l'Éducation et diplomate de la Prusse entre 1802 et 1819.

de la recherche dans le système universitaire préindustriel, confronté au manque de moyens financiers et dominé par la philosophie et les sciences humaines. Avec le progrès des sciences physiques et naturelles, la spécialisation croissante et l'industrialisation de l'Allemagne, la création d'instituts était en effet une exigence des temps modernes. Ce qui justifiait la création de grands instituts dans le cadre de sociétés savantes qui entretiendront des relations avec les milieux industriels pourvoyeuses de fonds nécessaires à la recherche. Althoff, l'architecte de l'enseignement supérieur moderne, établit donc une série d'instituts de médecine et de physique, et pose les bases de la Société impériale *Kaiser Wilhelm Gesellschaft* (KWG), créée en 1911, peu après sa mort.

Au cours de l'histoire, l'État fédéral allemand a, pour des raisons différentes, empiété à deux reprises sur la liberté et l'autonomie des facultés universitaires, d'abord sous la République de Weimar, puis sous le Troisième Reich. La *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft* (NGW), comme son nom l'indique, était une Société d'urgence créée en 1920, et qui entendait participer à la reconstruction du système de recherche après la Première Guerre mondiale. Mais le manque de transparence dans la gestion des affaires de la NGW va entraîner un contrôle plus direct du gouvernement fédéral, le principal bailleur de fonds, qui revendiquera un droit de regard sur cette institution devenue permanente. En 1951, le *Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft* fusionne avec le *Deutscher Forschungsrat* pour donner naissance à la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (DFG)⁷.

Plus dommageables à la recherche que cette simple interférence du gouvernement fédéral pendant l'interlude de Weimar sont l'instrumentalisation et la politisation ultérieures de la science. Sous la dictature nazie la science n'avait pas été entravée, elle fut simplement détournée. Après avoir tiré les leçons de cette expérience qui a révélé la vulnérabilité des sociétés et institutions de recherche, les savants et réformateurs allemands, réunis à Göttingen au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, décidèrent de promouvoir une science dégagée de toute emprise politique et idéologique, mais aussi d'œuvrer à la réinsertion de l'Allemagne dans la communauté scientifique internationale. La Société Max Planck⁸, l'héritière de la Société impériale KWG, créée à Göttingen en 1948, va encourager la recherche interdisciplinaire dans le cadre d'instituts libres et autonomes qui ne doivent pas entrer en concurrence avec les universités, mais compléter plutôt les recherches

7. Trois instances principales composent la DFG qui a son siège à Bonn : l'assemblée générale, le sénat et la commission des bourses. Le sénat définit la politique académique, décide des *Schwerpunktprogramme* (programmes prioritaires), de la coopération et des groupes de recherche, et conseille le gouvernement et le parlement en matière scientifique. La commission des bourses prend toutes les décisions concernant le financement des projets de recherche. Le budget de la DFG est assuré à 60 % par le gouvernement fédéral et à 40 % par les *Länder*.
8. La Société Max Planck, dont le siège se trouve à Munich, a actuellement 81 instituts, laboratoires et groupes de recherche.

effectuées par elles. Les relations étaient déjà de type complémentaire entre l'université et les instituts dit d'appui (bibliothèques, jardins botaniques, etc.) dont l'idée a évolué pour donner par la suite les instituts extra-universitaires autonomes (Vom Brocke & Laitko 1996).

Tout comme la NGW au lendemain de la Première Guerre mondiale, la Société Max Planck, très active depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, participe à l'entreprise de reconstruction en ex-RDA. Pour compenser l'inégal développement institutionnel de ses activités entre les deux Allemagnes, elle a établi dans les nouveaux *Länder* une vingtaine d'Instituts de recherche en sciences physiques, naturelles et humaines⁹. Le dernier en date est l'Institut d'anthropologie sociale comparée, établi à Halle, qui explorera les liens entre l'ethnicité et d'autres formes d'identité sociale (classes sociales, âge, genre, etc.). Pour l'instant, deux directions de recherche composent cet institut dont les structures n'obéissent pas au modèle de la spécialisation régionale bien que prenant en compte cette tradition de l'anthropologie. S'agissant de la première direction d'études, intitulée « conflits et intégration » (Schlee), les recherches seront conduites principalement en Afrique et par la suite dans d'autres parties du monde, tandis que la seconde (« possession et propriété ») se concentrera sur les transformations en cours en Europe de l'Est, en Russie, en Turquie et ailleurs (Christopher Hann). L'institut travaillera en étroite coopération avec les Universités de Leipzig et de Halle où est prévue la création d'un département d'ethnologie.

À la base des bouleversements survenus au début des années 1990 dans certains milieux universitaires est-allemands, passés déjà par une phase de « dénazification », se trouve le même principe de sauvegarder les libertés académiques. Après la chute du Mur de Berlin, l'élargissement et la modification de la configuration académique de l'Allemagne se sont traduits dans les anciennes universités de l'ex-RDA par la fermeture des facultés de sociologie communistes, le remaniement partiel du personnel enseignant et le renvoi de certains professeurs. Un système dit de « double évaluation », introduit en 1991 dans les nouveaux instituts universitaires, a été le principal critère d'emploi ou de réemploi des enseignants congédiés (Kreckel 1994). Il s'agissait, d'une part, d'une « évaluation personnelle » et, d'autre part, d'une « évaluation académique ». L'évaluation personnelle, faite par une commission composée d'Allemands de l'Est, devait statuer sur l'intégrité personnelle de chaque enseignant et son degré d'implication avec l'ancien régime communiste, alors que l'évaluation académique, réalisée par une commission indépendante, était un test du niveau de qualification.

9. Avant la réunification, l'Académie des sciences, l'équivalent est-allemand de la Société Max-Planck, disposait de 72 instituts de recherche (VOM BROCKE & LAITKO 1996 : 17).

Les tendances actuelles des études africaines

Les tendances actuelles dans les études africaines tentent de promouvoir l'approche régionale au détriment de la méthode traditionnelle de l'anthropologie centrée sur la monographie (le chercheur et « son » terrain). Cette approche que justifient les échanges de toutes sortes en Afrique, les migrations et autres mouvements de populations liés aux problèmes écologiques, à la pression démographique ou à l'exploitation des ressources naturelles met l'accent sur l'aspect comparatif. Les thèmes retenus en rapport avec ce changement de perspective sont désormais régionaux et portent sur les migrations, l'ethnicité, l'histoire du peuplement, les contacts culturels, les relations interethniques au niveau linguistique et dans le domaine de la culture matérielle, etc.

L'un des traits caractéristiques du système allemand est que la recherche dans les universités est réalisée principalement avec le soutien financier de la DFG et des fondations privées. Les Programmes spéciaux de recherche (*Sonderforschungsbereiche* ou SFB) restent probablement l'une des formules les plus originales d'un système universitaire soucieux, depuis Humboldt, de maintenir la liaison étroite et permanente entre l'enseignement et la recherche. Les SFB existent depuis 1968 en Allemagne. Les programmes, définis par les professeurs d'université, sont menés individuellement ou par de petites équipes de chercheurs sur une période s'échelonnant entre trois et cinq ans. La DFG reste le principal bailleur de ce genre de recherche, mais aussi des études doctorales et postdoctorales telles que l'habilitation. En 1998, elle a consacré 26 % de son budget aux SFB et 2 % aux bourses pour l'habilitation. Deux SFB, dirigés par les Universités de Francfort et de Cologne, sont actuellement consacrés à l'Afrique. La DFG ne donne pas de bourses individuelles pour la préparation du doctorat. Cependant, depuis 1990, elle fournit aux groupes d'études postgraduées (*Graduiertenkollege*) une contribution financière (60 %) ajoutée à celle du *Land* (40 %) et répartie aux étudiants sous forme de bourses doctorales de trois ans non renouvelables. La DFG laisse au corps professoral une liberté totale dans le choix des étudiants boursiers, membres du *Graduiertenkolleg*, sélectionnés sur une base interdisciplinaire et dont les sujets s'articulent autour d'un thème commun. En 1998, la part du budget affectée aux études postgraduées s'élevait à 6 % du budget de la DFG. Entre 1991 et 1997, le *Graduiertenkolleg* du Centre de recherche en sociologie du développement de l'Université de Bielefeld a travaillé sur le thème « Marché, État et ethnicité ». À Bayreuth, le SFB sur « l'Identité en Afrique », qui a pris fin en 1997, a trouvé son complément dans le *Graduiertenkolleg* sur les « Relations interculturelles en Afrique », commencé en 1990 et achevé en 1999. Au total, c'est plus de 70 études doctorales et postdoctorales qui étaient en préparation à Bayreuth au cours de cette période.

La réalisation des programmes, conduits par des équipes pluridisciplinaires, nécessite aussi la coopération interuniversitaire en Allemagne et avec

les universités des pays étrangers. Ceci explique la souplesse et la flexibilité croissantes des structures académiques. Des manifestations offrent l'occasion de rencontres entre les spécialistes qui discutent des thèmes de recherche et des possibilités de coopération. Depuis 1978, l'Association des africanistes allemands, fondée en 1969, organise tous les deux ans la journée des africanistes dans une université allemande, suisse ou autrichienne, ou bien elle se retrouve dans le cadre de la réunion de la section africaine des orientalistes. La coopération interuniversitaire répond donc aujourd'hui à un véritable besoin. Ainsi, les Universités de Leipzig (Adams Jones) et de Bayreuth (Gudrun Miede) collaborent dans le cadre d'un projet sur l'inventaire et la mise en valeur des archives missionnaires allemandes comme source de l'histoire des langues et des cultures africaines, avec le soutien financier de la Fondation Volkswagen. Une série de travaux ont déjà été publiés en allemand à ce sujet. Dans le domaine de la linguistique, un projet de recherche mené conjointement par l'Université de Bayreuth, l'Université Humboldt de Berlin, les Universités de Ouagadougou et de Cotonou, travaille sur les langues gur ou voltaïques depuis 1996.

Un important projet de recherche, monté par l'Université de Francfort dans le cadre du programme spécial (SFB), porte actuellement sur les mouvements de populations en zone des savanes ouest-africaines (sud-ouest du Burkina Faso, Nord-Bénin, nord-est du Nigeria) et sur le pourtour du bassin du lac Tchad. Ce projet est réalisé avec le concours de plusieurs disciplines (anthropologie, linguistique, géographique, botanique, archéologie) et de plusieurs universités allemandes et africaines. Chaque discipline a défini un ou plusieurs sujets d'étude intéressant les trois pays ouest-africains à la fois ou seulement l'un d'entre eux. Les anthropologues, par exemple, mènent une étude comparée sur l'histoire du peuplement et les relations interethniques en zones mandé (Burkina et Bénin), tandis que les géographes de l'Université de Heidelberg (Werner Fricke), associés au SFB de Francfort, étudient le changement de milieu culturel et les migrations au nord-est du Nigeria, au Burkina (province de la Sissili) et dans la province de l'Atakora (Bénin). Des fouilles archéologiques sont également effectuées dans ces trois pays. Les résultats préliminaires des travaux du SFB de Francfort ont été présentés lors d'un symposium en décembre 1992.

À l'Université de Cologne, le Centre de recherche en collaboration, créé en 1995 et placé sous la direction du linguiste Wilhelm Möhlig, vient de monter avec l'appui financier de la DFG le deuxième programme ambitieux de recherche transcontinentale sur l'Afrique (SFB), intitulé Arid Climate Adaptation and Cultural Innovation in Africa (ACACIA). Le programme ACACIA s'est fixé deux objectifs : étudier d'une part l'impact des facteurs climatiques, environnementaux et historiques sur les mouvements des populations, leurs stratégies adaptatives ainsi que la distribution spatiale des cultures au cours des 12 000 dernières années, et analyser d'autre part le phénomène même de la désertification progressive du continent, dans ses parties est et australe notamment. Sont concernées les zones arides, de

l'Égypte et la Libye en Afrique du Sud, en passant par le Soudan, la Zambie, le sud de l'Angola, la Namibie et le Botswana. Le terrain de recherche ainsi délimité n'empiète pas sur celui de l'Université de Francfort en zones des savanes ouest-africaines et sur le pourtour du lac Tchad. ACACIA est probablement le plus gros projet allemand jamais réalisé en Afrique, auquel participent sept instituts de l'Université de Cologne et plus de soixante-dix chercheurs de différents domaines (égyptologie, histoire, géographie, préhistoire, anthropologie, linguistique) qui y apportent leur collaboration.

Ce sont là autant de projets, au demeurant ambitieux, qui attestent le dynamisme des études africaines en Allemagne. L'interdisciplinarité et la coopération interuniversitaire, organisées selon le schéma des pôles fédérateurs, constituent les éléments moteurs de ce dynamisme.

En résumé, l'*Ethnologie/Völkerkunde* et l'africanisme ont connu des ruptures. La fin de la Deuxième Guerre mondiale marque le déclin de l'école diffusionniste. Personne ne se réclame de ce courant. L'idée de remplacer l'expression « culture matérielle », qui a servi de base de comparaison régionale aux diffusionnistes, par celle de « culture matérialisée » (Johansen 1992), est significative de cette distanciation. Cette question reste cependant en suspens.

L'africanisme allemand, très peu ancré géographiquement, ne se confine plus dans l'ancienne zone d'influence coloniale. Les africanistes, intéressés désormais par les comparaisons limitées, apportent leur contribution aux thèmes de recherche actuels, mais ils continuent en même temps d'explorer les questions classiques relatives à la culture matérielle, au rôle et à la place du musée dans l'enseignement universitaire ou à l'utilisation des concepts généalogiques dans l'anthropologie de la parenté (Pfeffer 1992 ; Lang 1992). Les relations entre l'ethnologie et le musée sont en effet toujours vivaces ; des travaux sur la culture matérielle continuent d'être publiés, tandis qu'un courant néo-diffusionniste est en passe d'être reconnu. En définitive, l'ethnologie allemande garde la spécificité qui est la sienne.

Max Planck Institute for Social Anthropology, Halle/Saale, Allemagne.

BIBLIOGRAPHIE

ANKERMANN, B.

1905 « Kulturkreise und Kulturschichten in Afrika », *Zeitschrift für Ethnologie*, 37 : 54-90.

BASTIAN, A.

1885 « Über ethnologische Sammlungen », *Zeitschrift für Ethnologie*, 17 : 38-44.

BOAS, F.

1940 *Race, Language and Culture*, New York, The Free Press.

BRAUNER, S.

1999 *Afrikanistik in Leipzig* (I) 1895-1945, Köln, Rüdiger Köppe Verlag.

CHRÉTIEN, J.-P.

1988 « Ethnologie et économie : les productions de l'Afrique des Grands Lacs dans le miroir de la colonisation allemande (1890-1918) », *Journal des Africanistes*, 58 (1) : 51-73.

CLIFFORD, J.

1988 *The Predicament of Culture. Twentieth-Century, Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge, Harvard University Press.

DELBRÜCK, B.

1908 *Einleitung in das Studium der Indogermanischen Sprachen. Ein Beitrag zur Geschichte und Methodik der vergleichenden Sprachforschung*, Leipzig, Druck und Verlag von Breitkopf & Härtel.

FELDMAN, G. D.

1987 « The Politics of Wissenschaftspolitik in Weimar Germany : A Prelude to the Dilemmas of Twentieth-Century Science Policy », in C. S. MAIER, ed., *Changing Boundaries of the Political. Essays on the Evolving Balance Between the State and Society, Public and Private in Europe*, Cambridge, Cambridge University Press : 255-285.

FIEDERMUTZ-LAUN, A.

1990 « Adolf Bastian (1826-1905) », in W. MARSCHALL, Hrsg., *Klassiker der Kulturanthropologie : von Montaigne bis Margaret Mead*, München, Verlag C. H. Beck : 109-136.

FISCHER, H.

1970 « "Völkerkunde", "Ethnographie", "Ethnologie". Kritische Kontrolle der frühesten Belege », *Zeitschrift für Ethnologie*, 95 : 169-182.

1981 *Die Hamburger Südsee-Expedition. Über Ethnographie und Kolonialismus*, Frankfurt/Main, Syndikat.

1990 *Völkerkunde im Nationalsozialismus. Aspekte der Anpassung, Affinität und Behauptung einer wissenschaftlichen Disziplin*, Berlin-Hamburg, Dietrich Reimer Verlag.

FISCHER, H., ed.

1998 *Was ist Ethnologie. Ethnologie. Einführung und Überblick*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag.

FROBENIUS, L.

1907 « Ethnologische Ergebnisse der ersten Reisen der Deutschen Inner-Afrikanischen Forschungs-Expedition », *Zeitschrift für Ethnologie*, 130 : 311-333.

1998 [1954] *Kulturgeschichte Afrikas. Prolegomena zu einer historischen Gestaltlehre*, Wuppertal, Peter Hammer & Frobenius Institut.

GAILLARD, G.

- 1989 « Chronique de la recherche ethnologique dans son rapport au Centre national de la recherche scientifique 1925-1980 », *Cahiers pour l'histoire du CNRS, 1939-1989*, Paris, Éditions du CNRS : 85-126.

GOLDWATER, R.

- 1988 *Le primitivisme dans l'art moderne*, Paris, PUF.

HABERLAND, H.

- 1973 *Leo Frobenius 1873-1973. An Anthology*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag.

HAUSWALDT, P., MÜNDEL, M. & SCHNEIDER, H.

- 1996 *Zur Geschichte der Völkerkunde an der Philipps-Universität Marburg*, Institut für Völkerkunde, 2S.

HERSKOVITS, M. J.

- 1930 « The Culture Areas of Africa », *Africa*, III : 59-77.

JOHANSEN, U.

- 1992 « Materielle oder materialisierte Kultur ? », *Zeitschrift für Ethnologie*, 117 : 1-15.

JONES, A., ed.

- 2000 *Africa in Leipzig. A City Looks at a Continent 1730-1950*, University of Leipzig, Papers on Africa, History and Culture, Series 3.

JUNGRAITHMAYR, H. & MÖHLIG, W. J. G., eds

- 1983 *Lexikon der Afrikanistik*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag.

KANT, E.

- 1988 *Anthropologie. Du point de vue pragmatique*, Paris, J. Vrin.

- 1990 *Opuscles sur l'histoire*, Paris, Flammarion.

KASCHUBA, W.

- 1999 *Einführung in die europäische Ethnologie*, München, C. H. Beck.

KLUCKHOHN, C.

- 1936 « Some Reflexions on the Method and Theory of the *Kulturkreislehre* », *American Anthropologist*, 38 (2) : 157-196.

KRECKEL, R.

- 1994 « Sociology in East German Universities : Decomposition and Reconstruction », *Journal of the Deutsche Gesellschaft für Soziologie*, Special Edition 3 : 240-251.

KUPER, A.

- 1996 [1973] *Anthropology and Anthropologists. The Modern British School*, London-New York, Routledge.

- 1999 *Culture. The Anthropologists' Account*, Harvard, Harvard University Press.

LANG, H.

1992 « Begriffe und Begründungen : Eine Replik auf Pfeffers, "Zur Verwandtschaftsethnologie" », *Zeitschrift für Ethnologie*, 117 : 55-58.

LEACH, E.

1982 *Social Anthropology*, Oxford, Oxford University Press.

LEHMANN, A.

1954 « Fünfundachtzig Jahre Museum für Völkerkunde zu Leipzig », *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, Band XII, Leipzig, Otto Harrassowitz : 10-51.

LEIRIS, M.

1934 *L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard.

LÉVI-STRAUSS, C.

1958 *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.

LIPS, J. E.

1935 « Fritz Graebner », *American Anthropologist*, 37 : 320-326.

LOWIE, R.

1937 *Histoire de l'ethnologie classique*, Paris, Payot.

MERCIER, P.

1966 *Histoire de l'anthropologie*, Paris, PUF.

MEYER, H.

1913 *Ergebnisse einer Reise durch das Zwischenseengebiet Ostafrikas 1911*, Berlin, E. S. Mittler und Sohn (« Mitteilung aus den deutschen Schutzgebieten »).

MÖHLIG, W. J. G.

1990 « Entwicklung und Situation der Afrikanistik in der Bundesrepublik Deutschland », in W. PRINZ & P. WEINGART, eds, *Die sog. Geisteswissenschaften : Innenansichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp : 375-387.

MUDIMBE, V. Y.

1994 *The Idea of Africa*, Indiana, Indiana University Press.

PFEFFER, G.

1992 « Zur Verwandtschaftsethnologie », *Zeitschrift für Ethnologie*, 117 : 41-54.

RUPP, B.

1979 « La situation historique des études africaines d'après les sources de langue française et de langue allemande », *Journal des Africanistes*, 49 (1) : 136-152.

SCHLEE, G.

- 1990 « Das Fach Sozialanthropologie/Ethnologie seit dem Zweiten Weltkrieg », in W. PRINZ & P. WEINGART, eds, *Die sog. Geisteswissenschaften : Innenansichten*, Frankfurt am Main, Suhrkamp : 306-312.
- 1993 « Historische Ethnologie », in T. SCHWEISER, M. SCHWEISER & W. KOKOT, eds, *Handbuch der Ethnologie*, Berlin, Dietrich Reimer Verlag : 441-457.

STRAUBE, H.

- 1990 « Leo Frobenius (1873-1938) », in W. MARSCHALL, Hrsg, *Klassiker der Kulturanthropologie : von Montaigne bis Margaret Mead*, München, Verlag C. H. Beck : 151-170.

STRECK, B.

- 1997 *Fröhliche Wissenschaft Ethnologie, Eine Führung*, Wuppertal, Hammer.

UNIVERSITÄT MAINZ

- 1997 *Jahresbericht 1997 des Instituts für Ethnologie und Afrika-Studien*, Universität Mainz.

VOM BROCKE, B. & LAITKO, H.

- 1996 *Die Kaiser-Wilhelm-/Max-Planck-Gesellschaft und ihre Institute. Studien zu ihrer Geschichte : Das Harnack-Prinzip*, Berlin-New York, Walter de Gruyter.

VON DEN STEINEN, K.

- 1905 « Gedächtnisfeier für Adolf Bastian », *Zeitschrift für Ethnologie*, XXXVII (2-3) : 236-248.

VOSSEN, R., GANSLMAYR, H., HEINTZE, D., LOHSE, W. & RAMMOW, H.

- 1976 « Bilanz und Zukunft der Völkerkunde-Museen », *Zeitschrift für Ethnologie*, 101 (1-2) : 198-205.

WEULE, K.

- 1908 *Wissenschaftliche Ergebnisse meiner ethnographischen Forschungsreise in den Südosten Deutsch-Ostafrika*, Berlin (« Mitteilung aus den deutschen Schutzgebieten »).

WOLFF, E.

- 1981 « Einleitung. Die Erforschung der afrikanischen Sprachen : Geschichte und Konzeptionen », in B. HEINE, T. C. SCHADEBERG & E. WOLFF, eds, *Die Sprachen Afrikas*, Hamburg, Helmut Buske Verlag : 17-43.

ZWERNEMANN, J.

- 1983 *Culture History and African Anthropology. A Century of Research in Germany and Austria*, Uppsala, Almqvist & Wiksell.

RÉSUMÉ

Cet article traite de l'orientation historique et actuelle des études africaines en Allemagne. Sont tout d'abord analysées les conditions d'apparition et d'établissement de la *Völkerkunde*, terme forgé sur le modèle de *Erdkunde* ou géographie au XVIII^e siècle. En Allemagne, l'*Ethnologie/Völkerkunde*, la muséologie et la linguistique sont étroitement liées. L'ethnologie allemande, qui s'est établie comme activité muséologique avant d'entrer dans le domaine académique, a pris son essor avec le développement du comparatisme linguistique au milieu du XIX^e siècle et avec la colonisation. Carl Meinhof (1857-1944) et Diedrich Westermann (1875-1956), les chefs de file de la linguistique africaniste en Allemagne, sont ainsi les représentants de deux conceptions des études africaines (*Afrikanistik*). Toutefois, la conception globale de l'africanisme, utilisée aujourd'hui dans les principaux centres africanistes, est celle qui a été définie par Westermann. Dans ces centres, l'accent est mis davantage sur l'interdisciplinarité et sur la coopération interuniversitaire en Allemagne, mais aussi avec les universités des pays africains.

ABSTRACT

African Studies in Germany Yesterday and Today. — The conditions underlying the emergence and institutionalization of *Völkerkunde*, a term coined in the likeness of *Erdkunde* (geography) in the 18th century are analyzed. In Germany, ethnology, museum sciences and linguistics are closely related. Established in the museums before entering the universities, German ethnology advanced with colonization and with the development of comparative linguistics in the mid-19th century. Carl Meinhof (1857-1944) and Diedrich Westermann (1875-1956), the leaders of African linguistics in Germany, represented two conceptions of African studies (*Afrikanistik*). Westermann conception is the one now used in the major centers of African Studies, which lay emphasis on a multidisciplinary approach and on cooperation between universities inside Germany and, too, with African universities.

Mots-clés/Keywords : Allemagne, africanisme, muséologie, comparatisme/Germany, African studies, museum sciences, comparative linguistics.